

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**La terre d'asile comme lieu d'exil et l'amour comme patrie**  
*Nata et le Professeur* d'Alice Parizeau, Montréal,  
Québec/Amérique, 1988, 274 p., (Coll. « 2 continents »), 18,95\$.

Gabrielle Pascal

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1989). Compte rendu de [La terre d'asile comme lieu d'exil et l'amour comme patrie / *Nata et le Professeur* d'Alice Parizeau, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 274 p., (Coll. « 2 continents »), 18,95\$.] *Lettres québécoises*, (53), 18–20.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

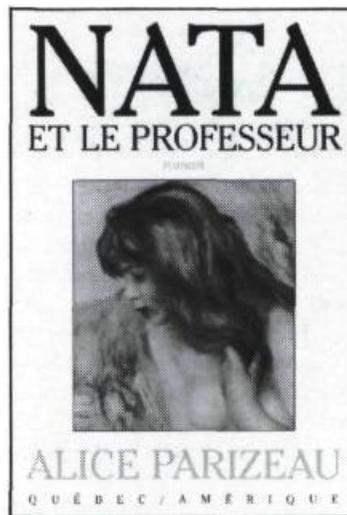
par Gabrielle Pascal

# LA TERRE D'ASILE COMME LIEU D'EXIL ET L'AMOUR COMME PATRIE

**Nata et le Professeur** d'Alice Parizeau, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 274 p., (Coll. «2 continents»), 18,95\$.

On peut penser que les pays de l'Est ont une fonction précise dans la vie culturelle de l'Occident. Une certaine notion de la liberté, tragique chez Sol-jénitsyne, ironique à la manière de Kundera, imprègne désormais notre imaginaire. Dans cette perspective, la Pologne occupe une place privilégiée. Chopin, il y a plus d'un siècle et demi, la lui avait déjà conquise en Europe, lui qui avait métamorphosé le rituel mondain des polonaises jouées dans les bals pour leur faire exprimer une bravoure altière qu'il identifiait à sa patrie opprimée. En faisant de la Pologne le personnage principal de plusieurs de ses romans, Alice Parizeau fait vibrer dans notre sensibilité toutes les données de ce contexte historique. Elle a confié d'ailleurs que parler de son pays d'origine correspond pour elle à témoigner en faveur de «ceux qui souffrent» (*La Presse*, 19 décembre 1981).

Le titre de son dernier roman qui est aussi le douzième, *Nata et le Professeur*, ne renvoie qu'à une partie de son sujet qui se présente comme l'analyse de toutes les aliénations engendrées par l'exil. Il s'agit donc d'un roman sur le malaise de vivre, même si l'amour d'un couple, tourmenté, vient éclairer brièvement la gravité de ce propos. Après *Blizzard sur Québec* où l'action se déroule dans le Grand Nord, Alice Parizeau revient à sa prédilection pour des lieux multiples qui permettent à ses héros de passer d'un pays à l'autre, de leur patrie à l'exil, ou inversement. Dans *Nata et le Professeur*, Paris et la Pologne sont les deux pôles autour desquels l'action se développe.



Le roman commence à Paris où vit le héros, Henryck Wolinski, professeur et immigré polonais. Alors qu'il tente de faire le point sur son existence, il ne trouve que des sujets d'amertume et son pays d'adoption lui inspire une insatisfaction qui va de la mélancolie à l'hostilité. La pluie parisienne lui rappelle, par exemple, les tempêtes qu'il a connues dans son pays : «Là-bas, par comparaison, tout était démesuré et grandiose» (p. 11). Dans l'autobus, il essaie d'aider une vieille dame à porter ses paquets mais elle l'accueille avec méfiance et il pense que «sa mère, elle, faisait confiance aux gens» (p. 11).

Il a aussi une pensée pour son beau-frère, avocat polonais à qui la France n'offre qu'un emploi minable; par ailleurs, une concierge, à qui il s'adresse, lui fait comprendre que ses amis et lui ne sont pour elle que des «métèques» (p. 55). Ces formes diverses de rejet forment une série thématique très expressive. Dans l'antithèse «là-bas/ici», la terre d'asile, quelle qu'elle soit, devient

lieu d'exil comme le confirme un des seuls souvenirs qu'Henryck ait gardé de son séjour en Angleterre : «Cette horrible école où tout le monde parlait anglais et où personne ne parvenait à prononcer correctement son nom» (p. 14).

Cette hostilité qui frappe le pays d'accueil doit, bien entendu, être lue *en creux*, comme l'expression d'un farouche amour patriotique, devenu sourd ressentiment. Avec lucidité et tendresse, la romancière présente les deux formes extrêmes de ce malaise existentiel. La sœur du héros, Grazyna, a choisi l'avenir contre le passé et veut, dans cette perspective, que ses enfants deviennent «de vrais Français» (p. 17). Quand il rend visite à ses neveux, Henryck croit parler à des étrangers parce qu'il ne peut communiquer avec eux en polonais, lui qui croit que «la langue commune forge des liens plus forts que les liens du sang» (p. 17). Cette puissante nostalgie des origines s'exprime aussi à travers les souvenirs que lui a laissés Hanka, sa mère et qui viennent jalonner sa rêverie : la valse qu'elle chantait, son parfum fétiche, ses prédictions optimistes sur son avenir et l'admiration qu'il lui inspirait. La perte de la patrie engendre aussi un regret de la jeunesse perdue comme si la privation du pays entraînait une dépossession de l'enfance et provoquait, chez le héros, un sentiment de vieillesse symbolique. Tout au long du roman, le thème du temps perdu revient, comme un leitmotiv angoissant, tourmenter Henryck. Selon lui, Grazyna trahit son pays en choisissant exclusivement l'avenir contre le passé et, aux yeux de sa sœur, il s'abandonne à une régression futile en refusant de pacifier avec le présent.

Parizeau ne se contente pas de souligner cet irréductible conflit de sensibilités, elle l'approfondit en montrant que l'exil a fait subir à son héros toutes les formes de l'impuissance. Après avoir perdu son père, partisan polonais fusillé par des soldats soviétiques, Henryck a quitté la Pologne avec sa mère et sa sœur. C'est alors qu'il a connu sa plus grande honte quand, ne pouvant plus porter sa sœur sur son dos, il a failli renoncer à passer la frontière et n'a cédé qu'aux supplications de sa mère. Cette image de l'impuissance, il n'en retient que la connotation morale et elle continue de le hanter avec une violence qui va jusqu'à lui faire perdre le contact avec la réalité, comme ce jour où il descend de l'autobus n'importe où, dans l'espoir de lui échapper. La guerre est aussi responsable de son impuissance à retenir Ivonka, la première femme qu'il ait aimée. N'est-ce pas, en effet, à cause de son insécurité d'enfant de la guerre qu'elle l'a quitté pour un vieux colonel, lui laissant le souvenir d'un intolérable rejet? Enfin, né de la défaite, le gouvernement prosoviétique de son pays a imposé à la France des négociations qui ont abouti à la fermeture du lycée polonais où il enseignait, le condamnant à cette impuissance quotidienne qu'est le chômage.

Grâce à son aptitude à tracer, derrière les destins individuels, les exigences symboliques de tous, Parizeau traite, au-delà de l'existence difficile de l'émigré, la thématique éternelle de la solitude. Mais aussitôt après avoir mis ainsi en perspective l'isolement de son héros, elle use de son pouvoir de créatrice pour cicatrifier ses blessures. En mourant, l'oncle d'Henryck lui demande pardon de n'avoir pas su remplacer son père auprès de lui et ce message posthume efface la rancune que lui avait inspirée ce père symbolique. En outre, il lui lègue des peintures qui vont transformer sa vie. D'abord, en représentant les atrocités soviétiques en Pologne, elles les dénoncent, libérant ainsi Henryck de son indignation impuissante et, par ailleurs, en situant ces actes dans le cadre où ils ont eu lieu, son oncle lui transmet la beauté éternelle du paysage polonais qui, transcendant les horreurs de l'Histoire, s'offre aux regards avides de l'exilé. Ces œuvres qui restaurent l'identité du héros lui rendent aussi une raison de vivre. Pour les exposer comme pièces à conviction, il sort de son apathie et reprend sa place parmi les hommes : «Il est de nouveau utile à quelque chose» (p. 81). On voit ainsi l'œuvre de son oncle devenir pour Henryck l'occasion d'une initiation. Il apparaît comme se métamorphosant tandis que, surmontant sa misan-



Alice Parizeau

thropie et ses peurs, il affronte avec succès des conférences de presse internationales et commente de manière inspirée les peintures qu'il expose. Après avoir été muselé par la révolte que lui ont inspirée la guerre et ses conséquences — en particulier la perte de son pays — il est montré comme reprenant, à travers l'exercice de la parole retrouvée, son dialogue avec le monde. On trouve là une belle parabole de l'œuvre d'art comme source de vie, comme lieu de vérité et de réconciliation.

Parallèlement à cet épanouissement moral qu'apporte à Henryck l'héritage de son oncle, la romancière offre à son héros le défi d'une passion partagée. Nata, la belle chanteuse, est aussi militante du *Solidarnosc*. Elle apparaît comme une incarnation du pays perdu, de sa poésie et de son combat. Mais, pour l'aimer, Henryck doit surmonter sa méfiance et son défaitisme. Son cœur ne se réveille qu'à travers ce douloureux effort qui lui fait dire : «à force de me faire souffrir, Nata me réapprend à vivre» (p. 69). En partageant leur exil, ils y mettent fin et cet amour tourmenté qui les unit leur tient lieu de patrie.

Autour d'eux, apparaissent des personnages secondaires qui les aident à réaliser leurs projets. Ils retiennent tous l'attention par leur vérité humaine mais Konrad, célèbre professeur d'histoire de l'art et Américain d'origine polonaise, joue un rôle particulier auprès d'eux. Il introduit le facteur de réalité dans leurs

conversations patriotiques en incarnant avec force un réalisme qui leur manque et les effarouche, mais sans lequel ils échoueraient.

L'occasion est donnée à Henryck de retourner en Pologne, mais ce retour au pays est plein de cruelles ambiguïtés. La banlieue de Varsovie où il se retrouve n'a rien de commun avec la Puszca Białowieska où il est né et les jeunes gens qu'il rencontre appellent mendicité les convois de vivres et de médicaments que lui et ses amis organisent de Paris. Dans les autobus, il découvre que les gens qui parlent sa langue ne sont pour lui que des étrangers. Finalement, c'est Beata, une vieille dame, autrefois pianiste célèbre qui, dans la cave où on l'a reléguée, au milieu de ses livres, incarne pour Henryck l'humour et l'enthousiasme intrépides de la Pologne.

On ne retrouve pas dans *Nata et le Professeur* le style souple et coloré de *Ils se sont connus à Lwow*, par exemple, ou des *Lilas fleurissent à Varsovie*; hâtive et souvent négligée, la forme témoigne ici d'une urgence d'écrire. C'est cette urgence qui nous vaut, par ailleurs, la vibration particulière d'une action qui ne cesse de rebondir.

On le voit, le dernier roman d'Alice Parizeau pose des questions éternelles et actuelles comme celle du bonheur lié à la sauvegarde de l'identité qui introduit les notions de passé collectif et d'avenir individuel. Son intrigue il-

lustre avec force la symbolique qui fait du Pays une figure parentale, thématique dont notre poésie, en particulier, offre de riches exemples. Dans cette perspective, on voit que la terre d'asile provoque des réactions de rejet qui ont beaucoup en commun avec celles que déclenchent les foyers d'adoption. La puissante affectivité qui attache l'être humain à ses racines premières, quelles qu'elles soient, conditionne, en effet, son existence. Pour adopter une nouvelle patrie, il lui faut consentir à sacrifier une partie de ses illusions les plus chères, celles qui concernent ses origines. Et pour ne trahir ni l'une ni l'autre, il est contraint d'exercer une justice qui défie l'élan partial de l'instinct. Il lui faut, en fait, trouver en lui-même assez de générosité pour accepter ce don immense d'un pays. Les problèmes d'identité vécus par Henryck et Nata mettent admirablement en scène cette problématique. On les voit conduits à douter d'eux-mêmes, à ressentir une culpabilité sans fondements et à adopter des conduites suicidaires. Rarement la question d'identité a-t-elle été si bien montrée, sous la forme romanesque, comme synonyme de *vie*.

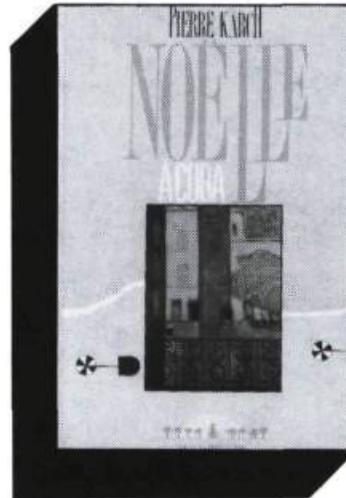
Alice Parizeau a dit un jour que, selon elle, le plus grave problème à affronter pour un individu, c'est celui de l'impuissance. Dans ce roman, elle en illustre de multiples formes liées le plus souvent à des circonstances historiques. Mais, ne sommes-nous pas tous impuissants puisque nous partageons tous le même destin qui consiste à attendre que la mort nous impose son caprice, aujourd'hui ou demain? Et cette solidarité-là, n'efface-t-elle pas toutes les différences? □

**Noëlle à Cuba** de Pierre Karch, Sudbury, *Prise de Parole*, 1988, 392 p., 17,95\$.

Le thème du voyage, que ce dernier soit réel ou onirique, a été tellement exploité à certaines époques littéraires, qu'il nous en reste parfois l'impression que seuls les épigones de Chateaubriand ou de Baudelaire voyagent vraiment, le commun du peuple se contentant de se déplacer. Mais quelle grave illusion ce serait alors de croire que le plus ordinaire des voyages n'est pas une invitation au rêve, un élan vers le paradis! Pierre Karch a bien compris ce mythe associé à chaque voyage, et il y plonge jusqu'au bout dans une œuvre riche en résonances humaines.

Car le sujet est, a priori, d'une richesse inépuisable : suivre quinze, vingt personnages lors d'un voyage à Cuba, au temps des Fêtes. C'est d'ailleurs ainsi que l'on pourrait résumer le roman : la vie d'un groupe de touristes durant deux semaines de paradis artificiel. Et ce qui fait la qualité de cette situation de base, c'est qu'elle permet au romancier de suivre les rêves, les espoirs de chaque personnage qui quête un éden à la mesure de sa misère. Mais le sujet est en même temps périlleux : l'anecdote, le banal risquent de grever l'intérêt si cette quête n'atteint pas une dimension sinon universelle, du moins transindi-

# L'Invitation au voyage



viduelle. Or, à tous égards, *Noëlle à Cuba* s'inscrit comme une réussite : dans l'agenda des vies singulières, Karch insère avec à propos une profonde mais toujours sereine méditation sur le voyage, l'art et la nature humaine.

## Partir, c'est vivre un peu plus

Qu'est-ce que voyager? Autant de voyageurs, autant d'avis. Dans *Noëlle à Cuba*, chacun possède sa motivation plus ou moins secrète. Noëlle, et elle le sait, quête un mari, et l'homme auquel elle était prête à dire «je t'aime» lui fera faux bond, quittant le groupe de manière anticipée. François, lui, s'était rendu un jour à une exposition d'œuvres de Morrice : il avait été fasciné par cet artiste qui lui avait fait croire, pendant quelques instants, que le bonheur était possible et, apprenant que des tableaux du peintre pouvaient se trouver à Cuba, il décide de s'y rendre. Et il les trouvera, ses Morrice, mais dans quelles conditions! Puis, il y a aussi Daphné, la nouvelle mariée, pour qui les premiers jours de vie conjugale, nuits incluses, ne ressembleront en rien à ce qu'elle s'était imaginée. D'autres personnages composent ce charmant groupe : Eurydice Branchu, l'énorme Eurydice Branchu, Icare, de Toronto, qui séduit à peu près tout le monde, le jeune Hubert menacé de célibat, selon sa mère du moins, et j'en passe. Tout ce beau monde nous donne un récit en zigzag maîtrisé, une mosaïque humaine qui demande au romancier une transfusion de personnalité constante, tant ce microcosme est varié et mobile.

Mais revenons à la question : qu'est-ce donc que voyager? Déjà, lors du trajet vers Cuba, on sent dans le déplacement aérien une sorte de synecdoque du voyage tout entier : réalité, illusion (rêve? espoir?), puis réalité à nouveau lorsque l'avion se pose : «Depuis qu'on se rapprochait de la terre, la gaieté pâlisait devant l'inquiétude qu'on croyait avoir noyée dans l'alcool et qu'on redécouvrait intacte comme une olive au fond